

Un piano pour le paradis

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven :

“Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs.... “

J'habite près de Plogoff et ce serait mentir de dire que ma curiosité n'a pas été immédiatement aiguïlée par cette nouvelle et une fois le petit-déjeuner pris, je me rendis sur place.

Comme écrit dans le journal le piano était là, face à la mer. L'heure très matinale faisait que j'étais seul à ce moment là. Je m'approchai, soulevai le capot de protection et fis courir doucement mes doigts sur le clavier humide. Le piano jouait. Je ne sais s'il jouait juste, mais il jouait. Sur son couvercle était posé bien en vue dans une pochette plastifiée le chiffre 8, et en me retournant dos à la mer, je vis tracé au sol un arc de cercle. Il était à trois, quatre mètres du piano, l'arrondi dirigé vers la mer et semblait délimiter une zone.

Ces détails n'étaient pas dans le journal et comme en rentrant je passais devant la maison du correspondant local, je m'arrêtai pour lui faire part de mon étonnement devant ces informations absentes de son article du jour. Il y avait une bonne raison, ni la ligne tracée au sol ni le chiffre sur le piano n'existaient la veille.

Ainsi non seulement le mystère n'était pas résolu, mais on pouvait dire qu'il s'épaississait et cela n'allait pas s'arrêter.

Dans le journal daté du 27 mars, on pouvait lire sur un bandeau à la une, preuve que cela prenait de l'importance. “Piano abandonné, du nouveau !“

Dans les pages intérieures, le correspondant local faisait part des dernières informations :

“Après le 8 de mardi , c'est un 7 qui se trouvait hier sur le piano et surtout, au petit matin, on a découvert trois chaises bien alignées, face à la mer et en deçà de la ligne tracée. Ces chaises sont disparates ; l'une de jardin, l'autre de camping et la troisième vient sans doute d'un salon. Quelles surprises aurons nous demain ?“

Le lendemain, c'était jour de marché et les dernières informations, c'est là que je suis allé les prendre.

J'appris que la veille un 6 avait pris place et ce vendredi matin des curieux matinaux avaient vu un 5. Des sièges avaient été déposés chaque jour, il y en avait maintenant une quinzaine. On trouvait des chaises, des fauteuils, des tabourets ; en plastique, en bois, en métal. Les hypothèses allaient bon train et tout le monde semblait content de parler d'autre chose que de la météo.

Comme toujours les rigides s'énervaient, les pragmatiques s'interrogeaient, les frileux s'inquiétaient, les râleurs...râlaient et comme toujours les poètes souriaient. Certains parlaient ainsi de site dénaturé, de l'urgence de se débarrasser de cet instrument, voire de la dangerosité qu'il représentait. Mais la plupart étaient curieux, avaient envie de connaître la suite puisqu'on sentait bien qu'il y aurait une suite et voulaient donc connaître le fin mot de l'histoire.

La curiosité s'étendait et quelques habitants de communes voisines choisissaient maintenant la promenade qui menait au piano de la falaise.

Le lendemain samedi, je me rendis à nouveau sur le site et je m'étais mis dans le mouvement. J'allais redonner vie à un vieux siège de pêcheur qui avait appartenu à mon père et que je récupérai après de louables efforts tant il était sous un amoncellement de vieilleries dans la grange qui jouxtait ma maison.

Arrivé face au piano, je dus le poser sur la troisième ligne car une trentaine de sièges étaient déjà installés. Aucun ne dépassait la ligne blanche qui donnait une règle que tout le monde respectait, c'était quand même étonnant. Il y avait ce matin là, une dizaine de personnes, la plupart comme moi avait amené une chaise ou un fauteuil. Un couple était en train d'installer un vieux banc. Certains caressaient le piano, quelques notes s'envolaient, mais chacun veillait ensuite à protéger le clavier. Il régnait une atmosphère que l'on pouvait qualifier de bon enfant mais il flottait aussi une sorte de respect vis-à-vis de l'instrument et de l'évènement et derrière chaque regard on devinait l'interrogation. En m'approchant du piano, je ne fus pas surpris de découvrir le nombre 4, bien en vue. On avait affaire à un compte à rebours, c'était intelligemment calculé. Les obsédés de l'ordre avaient face à eux une majorité de curieux qui voulaient savoir et aller au bout de l'histoire. Comme il ne restait que quelques jours avant l'explication, les pissefroids prenaient leur mal en patience.

Mais quand même, ils faillirent réussir à tout faire capoter. Ces obsédés de la normalité voulurent piéger ceux qu'ils auraient volontiers appelé les voyous. Ils guettèrent toute la nuit en se relayant et au petit matin ils se trouvèrent penauds n'ayant attrapé personne.

Doublement penauds car aucun nouveau chiffre n'étant apparu, l'immense majorité leur tomba dessus, les accusant d'avoir rompu le charme et disant que par leur faute, le mystère risquait de n'être jamais résolu.

Devant certaines menaces explicites, ils durent promettre de rester chez eux la nuit suivante. Mais beaucoup craignaient que tout cela s'arrête.

Le 1^{er} avril et ce n'était pas une plaisanterie, le journal titrait "Hier sur le piano de la falaise, on pouvait lire le chiffre 2 "

Nous nous sentions soulagés, l'histoire reprenait son chemin.

Le soir même le conseil municipal tenait sa réunion habituelle du mardi. On parla évidemment beaucoup du piano de la falaise et le maire eut carte blanche pour prendre les décisions qu'il jugerait nécessaires mais l'ensemble des conseillers lui demanda d'attendre. Et le mercredi Ouest Aven avait comme bandeau en première page "Aujourd'hui, le piano de la falaise va peut-être livrer son secret"

Mais il fallut patienter encore un peu car sur le piano, on trouva le matin même, la désormais traditionnelle feuille sur laquelle on pouvait lire cette fois-ci: 22 heures.

Je me rendis sur le lieu dès 21 h 45. C'était une nuit avec une lune gibbeuse légèrement voilée. Il ferait frais mais sans risque de pluie. Je n'étais pas le seul. Petit à petit les spectateurs s'installaient sur la centaine de sièges qui avait été déposés là les journées précédentes. Je reconnus beaucoup de monde mais je vis également des curieux venant de villages voisins. La télévision régionale et la presse locale s'étaient installées sur le côté et tout le monde veillait à respecter la zone qui avait été tracée. Je me retrouvai assis à côté de mon ami d'enfance professeur de musique. Sans présager de la suite nous étions d'accord pour dire que ce petit évènement avait été savamment orchestré et pourrait servir de modèle dans les écoles de marketing.

A 22 heures précises, on entendit au loin le son d'un violon, un autre lui répondit puis un troisième, mon voisin me souffla qu'il s'agissait en fait d'un violoncelle.

Et on vit, venant vers nous, se détachant de l'obscurité, cinq silhouettes ; trois jouaient, la quatrième portait un sac et la cinquième personne qui passa devant nous me parut bien plus âgée.

Ils s'installèrent de chaque côté du piano. Le plus ancien ouvrit le sac, sortit un petit tabouret et s'installa face à la mer devant le clavier.

Avant de s'asseoir, il prit une bouteille dans le sac et aspergea le piano comme s'il le baptisait puis souleva le couvercle et découvrit le clavier. Depuis leur arrivée aucun des cinq hommes n'avait ouvert la bouche et ce silence avait atteint les spectateurs et on n'entendait plus que le bruit des vagues.

Le concert commença. Ils jouèrent une demi-douzaine de morceaux. Mon voisin m'expliqua que c'était du Dvorak. Je n'avais pas sa culture musicale mais cela ne m'empêchait pas d'apprécier le moment. Il ajouta que le piano était encore étonnamment vaillant après ces journées en plein air. Ceci dit il faut bien avouer que, comme la plupart des personnes présentes, je restais sur ma faim. On attendait plus ou autre chose, le moment ne nous semblait pas à la hauteur de l'attente. Cela se ressentait dans les applaudissements, ils étaient plus polis que nourris.

A un moment, le pianiste se leva, ôta sa veste, ouvrit à nouveau le sac, enfila ce que l'on pensait être un tablier et mit des gants. Il reprit sa bouteille et aspergea à nouveau la caisse du piano. Il se rassit, et commença à jouer un nouveau morceau. Curieusement, l'homme qui avait porté le sac et qui était près de lui, mit la main à la poche et en sortit une boîte d'allumettes. Il en craqua une et la jeta sur l'instrument.

D'un coup le piano prit feu !

Ce fut un moment assez extraordinaire. Le pianiste jouait alors que les flammes dansaient sur le haut du piano quasiment à hauteur de son visage. Bien qu'hypnotisé comme la plupart, je reconnus avec plaisir le morceau joué : "Humoresque", c'était le seul que je connaissais de Dvorak. Le piano accompagna les violons jusqu'au bout alors que les flammes s'avançaient dangereusement vers le pianiste. Le morceau terminé, les musiciens saluèrent et il y eut cette fois-ci de véritables applaudissements.

Puis le pianiste se leva, referma le couvercle, ôta son tablier et ses gants qui étaient nous l'avions compris, une protection contre la chaleur et les flammes, plia son siège et mit le tout dans le sac. Il finit en lançant sa bouteille sur le l'instrument.

Le piano était maintenant complètement en feu et de longues flammes s'allongeaient dans la nuit.

L'homme regarda son piano une dernière fois et quitta la falaise, passant devant nous accompagné par le son des violons qui continuaient à jouer le dernier morceau, reprenant sans cesse le thème principal.

Les cinq hommes disparurent sous les applaudissements qui faisaient écho au crépitement du feu.

Et puis, la musique se tut, nous étions tous là encore sous le charme du moment que nous venions de vivre et un peu fascinés par le feu face à la mer. Le bruit des vagues reprenait maintenant sa place comme si elles tiraient doucement un rideau qui annoncerait la fin de la soirée. Lentement, quelques spectateurs se levèrent emportant leurs sièges et petit à petit l'ensemble fit de même.

Quelques vieilles chaises en bois ne firent pas le chemin du retour, elles furent jetées sur le piano et alimentèrent le feu.

Les discussions reprirent sur le sentier qui ramenait vers les véhicules. Elles reprirent mais tout le monde chuchotait comme si on voulait garder encore un peu la petite magie de l'instant vécu. Une chose était sûre, c'est que personne ne connaissait les musiciens et qu'il restait une partie du mystère.

Quelque temps plus tard le maire du village reçut une lettre qu'il décida d'afficher sur le panneau d'information de la commune.

Monsieur le Maire

Veillez trouver ci-joint un chèque correspondant aux frais occasionnés par le concert sur la falaise, je vous serai reconnaissant de verser le surplus, s'il y a, à l'école de musique la plus proche.

Je vous joins également une petite explication que vous jugerez utile ou non de donner à vos administrés.

“Mon grand-père avait acheté ce piano Steinway en 1900. Il s’était endetté pour cela et lorsqu’il l’avait donné à son fils, il lui avait fait promettre que ce piano ne quitterait jamais la famille.

Mon père me l’a transmis à son tour. J’ai aujourd’hui 84 ans et je suis sans héritier. Votre pays est un bel endroit pour un adieu, puisque mes mains me lâchent et que c’était sur la falaise, la dernière fois que je jouais. Je dois vous avouer que c’était aussi la première fois que je me produisais devant un public. J’espère que les approximations et les fausses notes ont été mises sur le dos de mon bon vieux piano qui avait passé une semaine dehors. J’ai voulu respecter le souhait de mon grand-père en envoyant son piano au paradis (Il y retrouvera sans doute le chêne de Georges Brassens).Et je crois qu’il ne m’attendra pas trop longtemps...

C’était tout. Depuis, nous n’avons plus eu aucune nouvelle et tout le monde a la sagesse de ne pas chercher à en savoir plus.

L’histoire du piano de la falaise est belle ! Et elle mérite de garder un petit bout de mystère.